

A large, stylized teal virus particle with a central white circle and several protruding spikes of varying lengths and thicknesses. The virus is positioned in the upper half of the cover.

En
accès
libre

LE VIRUS
DE LA RECHERCHE

PHILIPPE MOUILLON

LES PROMESSES DE L'INCERTITUDE

PUG

La collection « **LE VIRUS DE LA RECHERCHE** » est une initiative des PUG en partenariat avec [The Conversation](#) et l'Université Grenoble Alpes.

Directrice de la publication : Ségolène Marbach

Directeur de la collection : Alain Faure

Cette édition électronique a été réalisée pour les PUG par Catherine Revil, en télétravail, pendant la période de confinement.

ISBN 978-2-7061-4858-3 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-4859-0 (*e-book ePub*)

© PUG, mai 2020

15, rue de l'Abbé-Vincent – F-38600 Fontaine

pug@pug.fr / www.pug.fr

L'OPÉRATION **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

En réaction à la situation inédite engendrée par le coronavirus, les PUG ont proposé à leurs auteurs et aux chercheurs intéressés d'**ouvrir la réflexion sur les enjeux de la crise du Covid-19 vus par le monde de la recherche, sur la base d'une contribution libre et volontaire.**

Nous avons demandé aux auteurs de questionner les modes de formulation et de diffusion des savoirs car l'urgence nous oblige sur cette voie. Les chercheurs sont des gens passionnés. Leur *virus de la recherche* formate leurs réflexions sur la marche du monde et il nous semble que la crise du Covid-19 favorise aussi un travail d'introspection sur les ressorts sensibles du métier de chercheur – ses tâtonnements, ses doutes, ses énigmes mais aussi ses espoirs.

La collection « Le virus de la recherche », coordonnée par Alain Faure (CNRS, Sciences Po Grenoble, Pacte, UGA), rassemble les meilleurs textes issus de cette initiative dans une série d'e-books courts, en libre accès, en téléchargement sur le site des PUG, dans leur réseau de diffusion, et chez tous les libraires en ligne.

Face à la crise, les PUG choisissent de faire preuve d'esprit coopératif, de réactivité et d'agilité et proposent ainsi à leurs lecteurs de garder les neurones en action dans l'effervescence des réflexions et du débat scientifique.

Bonne lecture à tous!

PHILIPPE MOUILLON EST ARTISTE
(LE LABORATOIRE, GRENOBLE).

J'entre par effraction dans ce recueil de témoignages de chercheurs durant le confinement puisque je suis plongé quotidiennement dans une autre forme de recherche moins bordée socialement, celle de l'artiste, qui nécessite de cultiver l'incertitude et la solitude. Par temps calme, il est assez difficile de transmettre combien ces expériences sont des ressources précieuses mais comme nous sommes entrés en zone de turbulence, il devient peut-être plus commode aujourd'hui d'en partager l'inépuisable.

Une petite auto distraite

L'épreuve actuelle invite chacun à réinitialiser les différents temps structurant sa vie. Nous semblons collectivement et individuellement pris par surprise. L'arrêt sur images des sociétés humaines tout autour du monde nous permet de prendre la pleine mesure de notre amnésie collective. Car ce tsunami viral déferle seulement cent ans après la grippe espagnole, mais la désorganisation sanitaire, financière et économique semble totale. Écrire « seulement cent ans après » apparaît comme une coquille éditoriale ou une maladresse, mais cinquante millions de morts devraient pourtant laisser des traces, une inquiétude tenace, d'autant que l'envolée d'Ebola, faufilee de Guinée au Congo, ne remonte qu'à sept ans. Mais le Congo est si loin...

Notre vie étourdie par l'instantanéité vient de basculer sans protocole dans une existence au jour le jour. Nos cartes du temps sont rebattues à la sauvette, et c'est peut-être une occasion unique de repenser combien notre vie, chaque vie, n'est qu'une expérience située et datée, et combien il est nécessaire de sauter d'une époque à l'autre pour gagner en lucidité.

Ainsi je me souviens du poème d'Apollinaire « *La petite auto*¹ » dans lequel il décrit son départ de Deauville le 31 août 1914 avec son copain Rouveyre, pour rejoindre Paris où il sera mobilisé. Il est occupé durant le voyage par les incidents

1. Guillaume Apollinaire, *Calligrammes*, Poésie Gallimard, première parution en 1925.

du quotidien « *3 fois nous nous arrê tâmes pour changer un pneu qui avait éclaté* » et découvre enfin, arrivé à Paris « *ô nuit tendre d'avant la guerre... la petite auto nous avait conduits dans une époque nouvelle, et bien qu'étant déjà tous deux des hommes mûrs, nous venions cependant de naître* ».

Notre « petite auto » virale nous fait changer d'époque. Pour aller où? Nous l'ignorons encore, comme Apollinaire ignorait le monde qui restait à naître fin août 1914. Mais au-delà des pneus éclatés, il pressentait pourtant l'ampleur de la métamorphose à venir et se tenait déjà là, la regardant en face, sans distraction.

Un dépaysement inattendu

Avant notre entrée en quarantaine, travaillant à la quatrième saison de paysage>paysages², nous avons collectivement choisi d'aborder la question du paysage par le dépaysement. Le dépaysement est une expérience dominante du monde contemporain. Il fut longtemps le privilège du voyageur, puis du touriste occidental.

Si des figures vagabondes comme celle de Victor Segalen ou de Nicolas Bouvier furent véritablement poreuses, traversées par le monde, la quête d'exotisme masqua le plus souvent l'absence d'une véritable volonté d'expérience de l'altérité. Le timbre-poste, la carte postale et le dépliant d'agence de voyages en sont en quelque sorte les icônes. Le paysage exotique n'est alors qu'une simple fiction, un décor illusoire débarrassé des surnuméraires qui l'innervent en profondeur, les *slumdogs* des bidonvilles de Rio, Mumbai ou Lagos.

A contrario, la désorientation est devenue une expérience couramment partagée pour qui demeure et travaille au pays mais constate combien son monde n'est plus familier, comme « dépaycé » lui aussi, vacant, noyé dans une uniformisation planétaire.

Le désaccord des lieux à leurs soubassements, aux usages et complicités accumulés au fil du temps, est une forme inversée du dépaysement, celle de la déterritorialisation. Les lieux de l'industrie touristique, de l'industrie agricole, des hubs de transport occupent les pays comme une armée étrangère, dans l'amnésie des appartenances. Il s'agit de lieux clonés sur un modèle industriel dont la plantation coloniale fut à la fois le précurseur et le prototype, et qui s'épanouissent aujourd'hui uniformément dans le monde.

2. Un événement culturel porté par le Département de l'Isère, sur une proposition artistique de LABORATOIRE, dont l'enjeu est de croiser expériences artistiques, scientifiques et vernaculaires du paysage.

Cette illusion de viabilité d'un modèle où les spécificités locales sont suffisamment neutralisées pour obtenir l'implantation d'une forme stable multipliée à l'identique se retrouve dans tous les domaines, de l'art à l'agriculture.

Tchep tchep tchep

Gustave Flaubert a écrit « pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps³ ». Aujourd'hui cloîtrés, nous nous découvrons dépaysés d'une façon inédite, dans le réduit de notre immédiat voisinage. Il est troublant de régler notre attention sur de si courtes portions de pays. J'évoquais la porosité au monde de Victor Segalen ou de Nicolas Bouvier, une posture assez opposée à l'approche surplombante du scientifique mais qu'il me semble pourtant si nécessaire de faire converger. Ce printemps 2020 est somptueux parce que nous avons infiniment le temps d'en percevoir la démesure. J'enregistre les extravagances acoustiques d'un merle qui siffle intensément pour accompagner le soir, extravagances que commente ainsi par messagerie un complice ornithologue lassé de mes méprises : « Au tout début on reconnaît bien les *tchep tchep tchep* espacés de fond de gorge des turdidés comme le merle, mais ensuite le chant se fait plus acide, plus syncopé, riche et moins rond que celui du merle... On retrouve au milieu la petite phrase typique à quatre temps de la grive musicienne *tsip tipidou*. »

Son chant semble beaucoup plus soutenu que d'habitude, mais c'est surtout le fond acoustique qui est étouffé. Le fond s'est effondré au profit de la figure solo de cette grive musicienne. Les moteurs des voitures, des outils, des trains et des avions n'incisent plus nos paysages quotidiens de leurs scarifications criardes. Nous avons changé de monde tout en restant sur place, non pas touriste mais voyageur au sens ancien, celui d'un déplacement à vif, dans l'incertitude du monde.

Élégance vitale

De l'autre bout du monde, de Douala au Cameroun, l'écrivain Lionel Manga me fait parvenir un enregistrement de son paysage sonore au petit matin. C'est une même exigence exubérante de chants d'oiseaux, finalement assez proche de mon propre enregistrement. Certains sont peut-être des migrants qui ont quitté mon monde pour rejoindre le sien à la faveur de la nuit. Ils font la navette depuis l'aube des temps, indifférents pour toujours aux frontières et aux rationalités humaines.

3. Gustave Flaubert, *Correspondance*, Éd. Danielle Girard et Yvan Leclerc, Rouen, 2003.

Je m’amuse à les écouter en stéréo, un canal occupé par les chants enregistrés en Chartreuse, l’autre par ceux enregistrés au bord du Wouri. Je ne décèle aucune identité spécifique entre un lieu et l’autre.

On sous-estime combien les oiseaux, comme tous les animaux, bluffent tout autant que les prestidigitateurs ou les bonimenteurs de foire. Le biologiste suisse Adolf Portmann, dans *La forme animale*⁴ constate combien la vie est toujours davantage que ce qui serait nécessaire pour survivre, les animaux comme les humains déployant des trésors d’ingéniosité pour paraître, transformant le quotidien en spectacle où les parures, les fourrures, les plumes, les parfums, les chants, débordant une fonction de pure nécessité comme le camouflage, la séduction ou l’épouvante de l’adversaire, expriment un désir de se montrer, de se manifester, d’émerveiller le cosmos. Il ne s’agit donc pas de bluff, le mot manque d’épaisseur, mais d’une élégance vitale et sans destinataire.

Le tohu-bohu du monde

Pérégrinant dans le cercle des mille mètres du cadastre autorisé, les sens plus aiguisés chaque matin que la veille, je repense à notre remontée de la vallée de la Neretva, Maryvonne Arnaud⁵ et moi, quelques jours après l’arrêt de la guerre en Yougoslavie. Tous les villages entre Mostar et Sarajevo étaient alors détruits, les maisons calcinées et les ponts soufflés, mais les eaux limpides de cette si belle rivière à truites étaient accompagnées d’une exubérance acoustique intense.

Durant nos trois heures de route, la nature apparaissait éblouissante et cela cadrait mal avec notre imaginaire du désastre. Nous apprenions sur le tas combien le vivant est toujours ouvert, instable, indifférent aux intérêts et aux projets humains. La vallée de la Neretva, éreintée par l’épuration ethnique, nous enseignait sur le vif la naïveté meurtrière de l’approche dominante du monde, qui tente inlassablement de classer les nuisibles, les invasives, les vermines, dans une taxinomie des surnuméraires.

4. Adolf Portmann, *La forme animale*, Éd. la Bibliothèque, première parution en 1961

5. Auteure avec Philippe Mouillon de l’exposition Légende(s) réalisée en 1996 à Sarajevo avec les soutiens de l’ONU et de l’UNESCO et la complicité de Danièle Sallenave, Vaclav Jamek, Ismaïl Kadaré, Velibor Čolić, Eqrem Basha, Vidosav Stevanović, Jasmina Musabegović, Abdelwahab Meddeb, Demosthenes Davvetas, Nédim Gürsel.

Le virus qui colonise aujourd'hui nos imaginaires est indifférent à l'espèce humaine, porté seulement par ses logiques propres. Inquiète et blessée dans son narcissisme, notre humanité se rassure en mobilisant un vocabulaire martial, la guerre étant moins déroutante que cette viralité aveugle et désinvolté. Nos systèmes de symbolisation s'affolent...

La récolte à venir

Ce matin j'observe un labour qui n'avait pas retenu mon attention hier, un simple trait de charrue, un sillon solitaire incisant plus ou moins profondément la terre. Il peut être compris comme une blessure, une cicatrice, mais pourrait être interprété comme une promesse, la promesse, venue des plus lointains du néolithique, d'une récolte à venir.

Un sillon de labour ouvre un horizon que nous ne savons plus lire ou traduire. Plaie ou tatouage, scarification rituelle ou fécondation, son interprétation semble devenue aussi difficile que celle d'une tablette cunéiforme. Cet état d'intraduisible affecte et biaise notre compréhension du monde réduite à une perception faible, même chez mes amis les plus attentifs aux équilibres écosystémiques. Cette pauvreté sensible affecte et limite notre imaginaire des gestes nécessaires à la préservation du monde. La balafre du sol peut être un ourlet qui structure, une empreinte ouverte à la germination, ou un traumatisme.

C'est une question d'échelle, de geste, de temps et d'attention. Et ce temps de confinement nous offre une rare occasion de nous emparer de ces outils – l'échelle, le geste, le temps et l'attention –, de les aiguïser, et d'œuvrer. ●

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).